

En Durance

NOTE :

Si nombre d'éléments sont fidèles à la réalité et le fruit de longues recherches sur l'histoire de la région et du lac de Serre-Ponçon, d'autres sont ré-arrangés afin de coller à cette histoire et de la faire vivre. Cette dernière, quant à elle, est purement fictive. Il s'agit là d'une ré-interprétation personnelle de la légende du fantôme de Serre-Ponçon. Toutes les sources utilisées pour la rédaction de cet ouvrage se trouveront à sa fin, et je vous invite fortement à aller les consulter !

L'histoire de ce lac et de son barrage est fascinante.

AVANT-PROPOS

Pourquoi ce livre ne sera probablement jamais un best-seller ?

Il y a eu ce moment où mon moral me fuyait. Où je ne savais pas si ce que je faisais valait la peine d'être fait. Si ce que j'entreprenais allait être à la hauteur de ce que j'espérais. Allait répondre à mes attentes.

Mais entre le début de l'écriture de ce livre et la fin de sa correction, j'ai compris quelque chose.

Depuis toujours, je vis pour me découvrir de nouvelles passions.

Les sciences et le travail quand j'étais au collège et lycée. J'adorais travailler et pouvais passer des heures à faire des fiches de révision tant ça me plaisait. L'équitation depuis presque toujours. Je prenais des cours et avais mon poney Jumper avec qui je passais énormément de temps et avais de grands rêves pour lesquels je travaillais. Je pratiquais la photographie et pouvais passer des heures à la retouche ou au montage photo. Il y avait également la vidéo, avec laquelle le temps passait à mille à l'heure lorsqu'il était question de montage et de post sur Youtube : ma caméra ne me quittait jamais. J'aimais aussi énormément le sport ; qu'il s'agisse de course à pieds pour le loisir, d'équitation au quotidien, de natation pour préparer la compétition sportive Euroschool ou encore de Taï-jitsu à raison de quatre heures par semaines pour passer mes ceintures. Je ne parle pas du dessin, hobbies dans lequel je m'épanouissais et avec lequel je me plaisais à épater ma famille par le réalisme de mon trait. Il y avait aussi le graphisme, au travers de mon blog au commencement, pour lequel je prenais le travail des visuels et de la mise en page très au sérieux, puis au travers de mes

études dans lesquelles je me suis construite et affirmée en tant que créatrice numérique. Et puis, bien évidemment, il y avait l'écriture. L'écriture qui m'a toujours accompagnée, toujours suivie, et dans laquelle je me perds au quotidien. L'écriture qui m'embarque et me libère des poids de la vie. Qui me réinvente et m'embellis. Qui me fait grandir ou qui me ramène des années dans le passé.

Depuis toujours, je place la barre haute : je dois réussir ce que j'entreprends et être la meilleure. Cependant, plus les années passent et plus le champ de compétence s'élargit. De surcroît, plus les années passent et plus les exigences augmentent. Or le temps d'une vie n'est déjà pas très long pour devenir maître dans un art, mais alors lorsqu'il s'agit de plusieurs...

Je ne me laisse pas le droit à l'erreur : j'ai toujours surpris, alors je dois continuer à surprendre. Continuer à être meilleure. Continuer à me dépasser. Mais je n'estimais pas à quel point cela était fatigant. Non, je ne peux pas être bonne partout. Ce n'est pas quelque chose d'envisageable. Ce n'est pas quelque chose de possible. D'humainement et de physiquement possible. Je n'ai pas le temps de travailler et de m'améliorer dans autant de domaines pour progresser partout à la même vitesse et dans les mêmes mesures.

Il fallait que je fasse un choix et j'avais deux propositions : Abandonner une bonne fois pour toutes l'idée que je puisse être la meilleure partout. Accepter de n'être experte nulle part et continuer à exercer et à m'épanouir dans chacune de mes passions. Ou concéder. Comprendre qu'il n'était pas possible d'exceller dans autant de domaines et me consacrer pleinement à une activité dans laquelle je pourrais devenir une experte. J'ai dû choisir. Mon cœur a balancé... pour finalement se pencher vers le premier choix.

Depuis toujours, je vois certaines personnes qui n'ont pas de passion. Qui n'en ont pas trouvé, qui n'en ont pas cherché ou qui n'en ont tout simplement pas envie. Et c'est lorsque je vois ces personnes que je réalise à quel point j'ai de la chance d'aimer autant de choses et à quel point cette chance est précieuse. Je ne veux pas la gaspiller, je veux en jouir. J'accepte maintenant cette vérité : non, je ne serai jamais experte en tout. Je ne serai jamais la meilleure nulle part. L'équitation : je n'ai jamais été cette cavalière que l'on regardait avec admiration. Je suis drôlement maladroite lorsque je monte à cheval. Mais j'adore ce sport. J'adore le contact avec cet animal si admirable qu'est le cheval. J'adore l'odeur sur mon corps et dans mes cheveux après une séance. J'adore cette sensation d'avoir dépassé ma peur à chaque séance. Parce que oui, j'ai peur à cheval. Je me retrouve sur le dos d'un animal de presque deux mètres, qui a son propre cerveau, ses propres pensées et ses propres instincts. Tout peut arriver, à tout moment. Donc oui, j'ai peur. Et je suis fière de moi et la plus heureuse des personnes lorsque je termine ma séance et que celle-ci s'est bien passée. Je ne serai sûrement jamais bonne. Je ne monte probablement pas assez souvent pour réellement m'améliorer. Mais pour rien au monde je n'abandonnerai cette passion. L'illustration : je n'ai pas de style qui m'est propre. J'en ai expérimenté une grande variété mais sans jamais chercher celui qui est le mien. Dessiner me détend, et j'arrive parfois à des résultats qui me satisfassent. Malgré ça je ne serais sûrement jamais illustratrice. Mais ce n'est pas pour cette raison que je laisserai tomber ce don qu'ont mes mains de pouvoir ré-interpréter le monde à leur façon. Partout, j'ai encore énormément à apprendre. Certes, le temps que je consacre à une passion n'est pas le temps que je passe à me perfectionner dans une autre, mais c'est

comme ça que j'aime vivre ma vie. J'aime voyager, mais je ne ferai jamais le tour du monde. Mon temps est précieux, et j'ai envie de le passer en faisant tout ce que j'aime. J'ai envie d'arrêter de viser la perfection partout. Personne ne me demande d'être bonne. Personne ne me demande d'être une experte. Moi seule ai ces attentes.

Depuis toujours, j'écris. Mais je n'écrirais sûrement jamais de Best Seller. J'ai envie d'arrêter d'être trop exigeante avec moi-même. Advienne que pourra. Je veux vivre une vie passionnante et vibrer en faisant ce que je fais. Travailler toujours plus, évoluer doucement.

Ma définition de croquer la vie à pleines dents.
Et la raison pour laquelle ce roman ne sera probablement jamais un best-seller.

A ces vacances Alpines et cette jolie découverte.

Prologue

- Attention ! Attention ! On vous fonce dedans !

Trop tard. Les deux sœurs écrasèrent leur kayak contre celui de leur père et leur demie-sœur, retournés dans l'eau en plein virage et coincés dans les branchages. L'impact fut bref, faisant rebondir le kayak des deux jeunes fille dans la direction opposée. Elle n'eurent cependant pas le temps de reprendre leur souffle qu'un rocher dépassant de la rivière les fit se retourner à leur tour. Une fois la tête sous l'eau, il faisait drôlement froid. Mais elles le savaient, c'était déjà la seconde chute. Le courant fit dériver le kayak, évacuant la surface au dessus d'elles et leur permettant ainsi de sortir la tête hors de l'eau et de respirer un grand coup. Robine, l'aînée profita d'un appui sous ses pieds pour se projeter contre la végétation de la rive, où elle coinça alors le kayak qui dérivait et s'éloignait déjà. Elle chercha sa sœur du regard ; celle-ci était entraînée par le courant et tentait en vain de rattraper sa pagaie. Quand elle comprit que c'était peine perdue, elle agrippa une branche qui pendait sur sa route et se stabilisa.

- Ça va Jeanne ? Lui cria Robine.

- J'ai perdu ma pagaie !

Le dernier kayak du groupe arrivait derrière eux et entamait lui aussi la descente qui fut fatale aux quatre autres.

- Attention Liliane, c'est rocailleux ici, vas-y doucement !
Prévint Robine.

Remariée à François depuis plus de dix ans maintenant et

maman d'une fille unique, Mathilde, Liliane détestait les idées foireuses de son mari. Et elle subissait aujourd'hui encore l'une d'entre elles. Le courant était fort. Elle lutta les quelques premiers mètres mais le rapide eut raison d'elle. Subissant le même sort que le reste de la famille, elle se retrouva à l'eau et entraînée jusque dans le renforcement broussailleux où sa fille et son mari étaient coincés, plaqués par la force du courant. Ce dernier dégagea son kayak des branchages et confia Mathilde à sa mère. La jeune fille était frigorifiée et apeurée.

- Calez-vous comme vous pouvez contre la rive, je vais aller chercher Jeanne. Ça vous dégagera la place nécessaire pour remonter sur votre kayak sans être gênées.

Sur ces derniers mots, il poussa le kayak hors du renforcement et sauta à bord, se laissant juste le temps de saisir ses pagaies avant de se faire embarquer par le courant. Robine était toujours accrochée au monticule de terre qui faisait office de rive, donnant le maximum de ce que ses jambes et ses bras pouvaient donner pour ne pas se faire embarquer avec son kayak, toujours coincé entre elle et le bord. François passa devant elle, assis à l'envers dans son embarcation.

- Tu tiens le coup ? Retourne ton kayak et monte dedans, on repart !

Le rapide finissait quelques centaines de mètres plus loin et la pagaie de Jeanne s'était échouée dans des branchages non loin de là. Robine joua de ses hanches pour retourner son kayak et finit par y arriver, non sans mal. Liliane et Mathilde étaient juste derrière elle, toujours dans le renforcement.

- Robine, prends Mathilde ! Je n'arrive pas à remonter avec elle.

Les jambes de l'adolescente se tétanisaient. Elle ne pourrait pas rester debout encore bien longtemps ; le courant forçait ses genoux à plier et elle devait lutter pour ne pas céder. Mathilde, la cadette, frôlait la rive pour la rejoindre, s'accrochant de toutes ses forces pour ne pas se faire emporter elle aussi. Le kayak de Liliane étant coincé dans la végétation, elle put se permettre de le lâcher et de s'en éloigner de quelques mètres sans se faire de soucis. Elle accompagna Mathilde jusqu'à Robine et, ensemble, aidèrent la jeune fille à monter. Robine suivit, se jetant sur le Kayak comme sur une bouée de sauvetage et gesticulant dans tous les sens pour s'y installer. Mathilde s'agitait.

- La pagaie Rob', je fais quoi avec ?

- Attends, je galère à m'installer... Liliane, ça va aller ?

Sa belle-mère était déjà repartie en sens inverse rejoindre son kayak dans le renfoncement mais un pouce levé au travers de la végétation rassura la jeune fille qui reposa alors sa concentration sur le kayak et sa direction. Mathilde n'était pas rassurée. Heureusement que le courant se calmait ! François avait su récupérer Jeanne et sa pagaie et les deux attendaient à présent les trois autres filles un peu plus bas, où le courant était presque inexistant. Chacune les rejoignirent sans encombres.

Le reste de la descente fut tout aussi chaotique, mais sans blessé ni grosse chute. Les rires fusaient une fois les pieds à nouveau sur la terre ferme. Ils décidèrent qu'une petite glace avait largement été méritée et la dégustèrent

tranquillement sur une plage au bord du lac de Serre-Ponçon, magnifique étendue bleue azur encadrée des fières et verdoyantes montagnes des Alpes Françaises. Mathilde et Jeanne partirent se baigner. Il faisait bon malgré le ciel gris et menaçant.

- Hé, Robinet ! Tu devrais venir, elle est super bonne !

Robine déclina l'invitation et sortit son appareil photo de son sac. Elle se rapprocha du bord de l'eau, laissant aux adultes un moment d'intimité et mit discrètement le focus sur un couple qui s'enlaçait à quelques mètres d'elle. Le paysage était à couper le souffle. Les imposantes montagnes encerclaient le lac et semblaient le protéger de toutes les activités et de toute la laideur du monde extérieur. Elles transformaient l'endroit en un coin de paradis, un espace hors du temps ou décors d'un film jamais tourné. Alors que Robine s'apprêtait à déclencher l'obturateur, une voix derrière elle l'interrompit dans son activité.

- Ah la jeunesse, n'est-elle pas belle ?

Surprise, elle fut saisie d'un mouvement de recul. Elle se retourna pour découvrir le visage de son interlocuteur. Un vieil homme assis à côté d'elle sur une chaise de camping. Il n'était pas là quand elle s'était installée, elle aurait pu le jurer. Un coup d'œil à l'écran de son appareil ; la photo aurait été ratée de toutes manières donc pas de regret. Elle répondit au vieil homme par un sourire.

- Ce sont tes sœurs là-bas qui se baignent ? Lui demanda t-il.

Robine hocha la tête. La question était bizarre. Un pédophile ?

Un psychopathe qui enlevait les enfants ? Elle fit mine de se redresser pour partir mais le vieux continua. Une lueur étrange brillait dans son regard. Il n'avait pas l'air méchant, bien au contraire, mais quelque chose dans sa présence était dérangeante et provoquait un certain malaise.

- Ce sont des centaines de vies sous leurs pieds quand elles se baignent dans ce lac, et parmi elles deux en auraient étonné plus d'un.

OK, l'intuition était sans aucun doute la bonne. C'était forcément un psychopathe. Un malade qui tuait ses victimes — des centaines de victimes en plus ! — et les noyait dans le lac. Mais en même temps, son histoire l'intriguait. Pour une raison qu'elle ignorait, elle sentait qu'il avait des choses intéressantes à raconter et qu'elle pourrait passer un bon moment à l'écouter. Peut-être était-ce dû à son âge ? Il ressemblait vaguement à son grand-père avec sa barbe bien taillée, ses cheveux blancs et son tee-shirt rentré dans le pantalon. Elle l'interrogea du regard, jetant quand même un coup d'œil vers Liliane et son père pour vérifier qu'elle était toujours bien dans leur champ de vision. Ne sait-on jamais.

- Tu as un peu de temps ? Continua le vieil homme.

La jeune fille posa timidement son sac près d'elle et croisa les pieds sous ses cuisses. Elle était en vacances, le temps n'était donc pas ce qui lui manquait.

La Durance était belle. La Durance était forte. La Durance était indomptable.

Nime s'assit sur ce gros rocher qui lui faisait de l'œil depuis plusieurs minutes. En culotte et débardeur, l'envie de se baigner dans les eaux claires de la rivière surpassait largement l'envie d'écouter les discussions pompeuses des plus grands sirotant leurs verres de rosé.

- Attention ma puce ! L'eau est froide, ne tombe pas.

Sa mère était grisée par l'alcool. Seuls huit centimètres séparaient la surface de l'eau de son fond terreux. Même si elle sautait de ce gros cailloux, l'eau, aussi froide soit-elle, ne pourrait pas lui faire grand mal. Elle tendit les jambes jusqu'à pouvoir toucher cette dernière avec le bout de son pied. En effet, c'était frais. Et le courant était fort. La jeune fille se tourna vers les adultes, assis quelques mètres plus loin dans les hautes herbes. Il était plus de treize heures et le soleil était à son zénith dans la magnifique vallée de la Durance, en plein cœur des Alpes. A quelques minutes seulement du centre du village de Savines, ce petit coin paisible faisait office de lieu de rencontre pour de nombreuses personnes de Savines jusque Gap. A l'ombre des arbres, les verres et les rires s'enchaînaient. Le mois d'août 1946 était heureux pour la famille Eyraux. On fêterait bientôt la première année de l'Armistice et Eveline, la mère de Nime, venait de décrocher un poste de rédactrice en chef au journal «Le Travailleur des Alpes». Après un arrêt de publication de presque cinq ans, cela faisait maintenant plus d'un an que l'hebdomadaire socialiste reprenait du poil de la bête. Et maintenant que l'égalité salariale était inscrite dans

la Constitution, cette mère de famille se rassurait de pouvoir subvenir comme il se devait au besoin de sa famille et fêtait ça avec deux de ses plus proches amis et leurs compagnes. Veuve depuis que son mari Bernard avait perdu la vie lors de l'attaque de Mer-el-Kébir en Algérie, Eveline s'occupait seule de leurs deux enfants, Nime et Daniel. La première avait onze ans et un caractère de feu. Petite et menue, le visage rond et de longs cheveux châtons indisciplinés encadrant de grands yeux verts, on lui aurait donné le bon Dieu sans confession. Pourtant, s'il y avait ne serait-ce qu'une bêtise à faire, on pouvait être sûrs que c'était pour elle ! Le Diable au corps, la jeune fille ne semblait pouvoir s'empêcher de s'attirer les foudres de sa mère. N'ayant pas froid aux yeux et évoluant tête baissée quelle que soit la situation, Nime ne semblait être soumise à aucune peur. Sa mère lui rappelait pourtant régulièrement cet épisode d'il y a deux ans où l'envie de chevaucher un yearling lui avait coûté un séjour à l'hôpital. Avec une épaule luxée, une côte de fissurée et le bassin déplacé, ce séjour avait également coûté à sa mère, à un an seulement de la démocratisation de la sécurité sociale ! Toujours volontaire pour aider, aucune tâche n'était un obstacle pour elle : qu'il s'agisse de travailler dans les champs ou de travailler dans un bureau à manier les chiffres, elle le faisait toujours de bon cœur et le faisait bien. Avec des résultats scolaires honorables, Eveline avait une belle vision d'avenir pour sa fille bien que celle-ci ne semblait pour le moment que peu encline à s'investir dans ses études. Daniel, lui, était beaucoup plus calme et discret que sa sœur. A seize ans, l'adolescent rêvait de devenir géomètre. Personne ne savait d'où ce désir provenait mais une chose était sûre, le jeune homme était bien décidé à travailler et à donner de sa personne pour atteindre son objectif. D'un naturel réservé et pudique, il s'énervait rarement mais

quand cela arrivait il ne faisait pas les choses à moitié ; en témoigne la cicatrice de Nime sur la cuisse. Ce jour là, frère et sœur jouaient dans la Grande Rue de Savines, en face de la maison dans laquelle la famille résidait. Eveline et Bernard étaient à l'étage et les regardaient de la fenêtre de la chambre parentale. Tout se passait bien, en rires et en cris de joie, jusqu'à ce que Nime se décide à faire des siennes. Alors que son frère avait déposé son polo sur une chaise au seuil de la porte pour ne pas avoir trop chaud en jouant, elle profita du passage d'un cheval Comtois tractant sur la route une charrette pleine de mobiliers pour balancer le polo sous ses sabots. Bernard n'eût pas le temps d'ouvrir la fenêtre pour réprimander sa fille que Daniel s'était déjà jeté dessus, l'entraînant au sol les mains autour de son cou. C'était la commerçante de la rue d'en face, Jacqueline Tavan, témoin de la scène, qui les avait séparés. La blessure avait été provoquée par la chute. La jeune fille était tombée sur un caillou qui lui avait salement entaillé la cuisse. Malgré le bandage fait par sa mère, la plaie s'était rapidement infectée et il avait donc fallu la cautériser. Elle avait quatre ans et la cicatrice causée par la brûlure la marquerait à vie. Mais cela n'avait visiblement pas été suffisant pour la calmer puisque quatre jours plus tard elle recommençait déjà à se mettre en scène et à provoquer son frère et ses parents en vidant tout le contenu de la salière dans les chaussures de Daniel. Lui et Nime ne s'entendaient pas tellement, trop différents dans le caractère, avec un écart d'âge trop important et sans aucun centre d'intérêt en commun. Mais la relation des deux jeunes s'était heureusement apaisée au fil des années. Ils se battaient et se chamaillaient toujours régulièrement, évidemment, mais la tension redescendait beaucoup plus vite et chacun finissait toujours par jeter l'éponge.

- Nime, qu'est ce que je t'ai dit ?

La tentation était trop grande, la jeune fille avait à présent les chevilles dans l'eau. Alors qu'elle se dirigeait vers la rive à seulement quelques mètres, le courant rendait sa progression difficile.

- Daniel, va chercher ta sœur s'il te plaît.

L'adolescent lâcha la bande dessinée de son «Jeudi Magazine», se leva en soufflant et partit d'un pas nonchalant vers la rivière. Nime n'était plus qu'à un peu plus d'un mètre de la rive quand son frère la souleva du sol pour la reposer sur la terre ferme. Eveline attrapa son verre de rosé.

- Elle finira par se tuer.

Berthe, son amie d'enfance et marraine de sa fille, s'amusa.

- Mais ce ne sera sûrement pas à cause de la rivière puisqu'ils vont faire un barrage pour la maîtriser !

Tous les trois se mirent à rire. La Durance était une rivière au courant destructeur. C'est la crue de 1856 qui avait fait germer l'idée d'un barrage pour la réguler et la contenir. Un repérage avait alors été effectué l'année suivante sur six emplacements afin d'estimer la faisabilité du projet, ce qui avait eu pour effet de créer un vent de panique dans les villages. En effet, qui dit barrage dit retenue d'eau et pour cela il faut de l'espace et beaucoup d'argent. Un village aurait donc dû céder la place à ce projet, ce qui était pour les habitants totalement impensable. Heureusement pour tous, les conditions géologiques des emplacements ne

permettaient pas la construction. C'était donc pourquoi le projet avait été abandonné. Trop de sédiments, donc pas de quoi fixer correctement la construction. Presque quarante-vingt dix ans plus tard, on en parlait encore, riant de cette ambition démesurée et de cette idée folle. La Durance était indomptable et c'était ce qui faisait son charme. Ainsi la population s'était résignée à vivre avec des crues détruisant champs et maisons et des sécheresses provoquant famine et précarité. Nime vint s'asseoir près de son frère. Tous étaient assis sur une grande couverture de pique-nique beige, formant un cercle avec en son centre nourriture et boissons à foison. Nicolas, le mari de Berthe, lui ébouriffa les cheveux. La petite râla.

- Et bien, dit-il, c'est un sacré phénomène que tu as là !

Il ne croyait pas si bien dire.